|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| |  |  | | --- | --- | | |  | | --- | |  | | |
| |  |  |  | | --- | --- | --- | | |  |  | | --- | --- | | |  | | --- | |  | | | |
| |  |  |  |  |  |  | | --- | --- | --- | --- | --- | --- | | |  |  |  |  |  | | --- | --- | --- | --- | --- | | |  |  |  |  | | --- | --- | --- | --- | | |  | | --- | | /var/folders/27/g1jpcngj3m9fly_8dxf5ylg00000gn/T/com.microsoft.Word/WebArchiveCopyPasteTempFiles/couv_75.jpg | |  | |  | | | | |

****

**Christone “Kingfish” Ingram**

**662**

**Alligator Records ALCD5005 –**[**www.alligator.com**](http://www.alligator.com/)

À 22 ans, le jeune prodige de Clarksdale a remis le couvert avec un deuxième album très personnel pour Alligator et un titre général qui marque son attachement indéfectible à sa ville de naissance (*I come from a river town*…) puisque 662 est l’indicatif téléphonique de Clarksdale et de six comtés du Nord-Mississippi. Ce titre éponyme, survolté, a déjà circulé sur Internet et a donné l’eau à la bouche à tous ceux qui l’ont écouté, impatients de découvrir la suite. On n’est pas déçu. Il faut dire que Bruce Iglauer et “Kingfish” ont mis le paquet avec Tom Hambridge, le batteur aux nombreux awards qui est le producteur de la séance et c’est avec lui que Kingfish a compsé 12 des 14 titres pendant le confinement dû au Covid, puis l’album fut enregistré en cinq jours à Nashville en décembre dernier. “Kingfish” a encore gagné en maturité et en confiance, son chant est magistral et son jeu de guitare est impérial tant dans les ballades comme les mélancoliques *Another Life Goes By* et *You’re Already Gone* (… *I Got A Bad Feeling*…) ou un *That’s All It Takes* soul avec une superbe mélodie, que dans les morceaux autobiographiques, nombreux, comme l’épatant *Something In The Dirt* (… *I was born in Clarksdale, there’s a drugstore on the corner…*) – avec Marty Sammon très inspiré au piano – un très envoûtant *She Calls Me Kingfish*, un funky *Too Young To Remember* (…. *but I’m old enough to know…. je connais mes racines…*) ou encore *My Bad* au rythme soutenu (… *dans le feu de l’action tu dis parfois des choses que tu penses pas*….). Les faces de blues pur et dur sont toutes dignes d’intérêt, qu’elles soient nerveuses et bien scandées comme *That’s What You Do* (*for the blues*…), rentre-dedans ou slow comme le superbe *Your Time Is Gonna Come* (…*You got a cold heart baby….)*avec des passages de guitare sublimes*.*Un grand moment aussi avec *Not Gonna Lie* martelé avec force où il renouvelle sa promesse faite à son mentor Buddy Guy de porter la torche du blues haut et sans faille à l’avenir (… *I got To Keep It Goin’…*), etc.En bonus, on retrouve le vibrant *Rock & Roll,* un morceau composé par “Kingfish” et un bel hommage à Princess Lattrell Pride Ingram, sa mère récemment décédée et cet hommage, comme clip, a abondamment circulé sur internet. – **Robert Sacré**

****

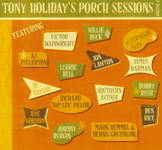
**Rodd Bland & The Members Only Band**

**Live On Beale Street Tribute To Bobby “Blue” Bland**

**Nola Blue Records NB 016 –**[**www.rbandthemob.com**](http://www.rbandthemob.com/)

Batteur et « fils de », Rodd Band n’a pas hésité une seconde quand on lui a suggéré d’organiser un concert en hommage à son père Bobby “Blue” Bland dans le cadre de l’International Blues Challenge à Memphis en 2017. Ce concert a connu un succès considérable et est devenu une tradition annuelle avec trois éditions supplémentaires (2018, 2019, 2020) et… un EP de 6 titres pour Nola Blue Records, un apéritif/appetizer selon les mots de Rodd Bland ; un “opening act” qui sera suivi d’au moins un album complet, voire plus, sans parler des concerts en vue. Ce batteur est littéralement né dans le blues avec un père connu et apprécié dans le monde entier et avec son parrain B.B. King, par ailleurs meilleur ami de son père et tous les musiciens et chanteurs/-euses gravitant autour de cette famille hors normes. Rodd a très tôt senti l’appel du blues et du R&B, pas pour chanter, mais pour tenir les baguettes et chatouiller les tambours, dès son plus jeune âge, avec les conseils éclairés des batteurs « maison » : John Stark, Tony Coleman et Harold Portier. Il a même accompagné son père en concert dès l’âge de 12 ans (en support du batteur en titre), puis de plein droit en 1996 pour remplacer George Weaver. Et il n’a cessé de développer ses talents avec son père d’abord (il est de « *Live On Beale Street*», Malaco Records en 1998) et avec d’autres artistes comme Ian Siegal (2011), Reverend Shawn Amos (2018), Otis Clay , etc. Pour cet EP enregistré*live* en mai 2019 au B.B. King’s Blues Club, il a rassemblé des musiciens et chanteurs qui, tous, ont accompagné Bobby “Blue” Bland à un moment ou un autre de leurs carrières : Jackie Clark (bs), Harold Smith (gt), Chris Stephenson (keys, vo), Mark Franklin (tp), Scott Thompson (tp), Kirk Smothers (sax) et deux autres chanteurs : Jerome Chism et Ashton Riker. Le résultat est percutant et fera date. Les 6 titres ont été choisis avec soin ; *Up And Down World* (1) swingue à tout va avec la section cuivres impériale et un Stephenson très convaincant au chant et qui récidive dans le tragique *Sittin On A Poor Man’s Throne* ; *Saint James Infirmary* (2) est à la base un grand titre de jazz vocal qui devient ici, avec *Members Only*, un superbe blues teinté de gospel avec le chanteur A. Riker très inspiré et porté par le thème dramatique de la perte d’un être aimé. Les trois autres titres sont chantés par J. Chism à la voix de crooner rappelant celle de Bobby Bland lui-même (3), voix qui colle parfaitement au soul blues *I wouldn’t Treat A Dog (The Way You Treated Me*), comme à *When The Weather Breaks* (avec de beaux passages de guitare de Harold Smith) et aussi à *Get Your Money Where You Spend Your Time*. Un seul regret, tout cela ne prend guère plus de 25 minutes mais c’est un EP… attendons la suite. – **Robert Sacré**

***Notes :***(1) Enregistré par Bobby Bland en 1973 pour « *His California Album*».  
(2) Enregistré par Bobby Bland en 1961 et repris en 1998 dans « *Live On Beale Street*».  
(3) Sans les raclements de gorge que Bland affectionnait.

**Toni Holiday**

**Tony Holiday’s Porch Sessions vol. 2**

**Blue Heart Records BHR017 –**[**www.tonyholidaymusic.com**](http://www.tonyholidaymusic.com)

Tony Holiday est un ex-guitariste installé à Memphis, devenu harmoniciste par choix. C’est la deuxième fois qu’il organise de telles « porch sessions », c’est-à-dire des séances d’enregistrement avec matériel portable, sur le porche des maisons de ses amis musiciens, loin des studios d’enregistrement, de leur décorum, de leurs artifices et de leurs contraintes. En l’occurrence, cela l’a conduit en sept endroits différents entre Memphis (Te), San José (CA) et Clarksdale (Ms) et il a retrouvé des musiciens déjà présents sur le volume 1 de ces Porch Sessions (*« Porch Sessions vol.1 »*  – 2019 avec James Harman, John Primer, Kid Ramos, Charlie Musselwhite, John Nemeth, Mitch Kashmar, Bob Corritore.), notamment son mentor James Harman, décédé entretemps, et qui chante *Going To Court 2* avec Toni Holiday (hca), Kid Ramos et Landon Stone (gts). Les autres invités font partie du gratin, comme Victor Wainwright (p,vo) qui ouvre la séance avec *She’s Tuff*, un emprunt à Jerry McCain, accompagné entre autres par Holiday ; on trouve aussi Bobby Rush au chant dans *Recipe For Love* avec Vasti Jackson (gt) ainsi que dans *Get Outta Here (Dog Named Bo)*chanté a capella ! Johnny Burgin conte avec humour l’histoire d’une *Bad Bad Girl*(avec entre autres Kid Andersen à la basse), Willie Buck chante – un peu mollement – le *Honey Bee* de Muddy Waters accompagné par Kim Wilson (hca) et Rusty Zinn (gt), tandis que Richard Pryor se révèle expert en *Brazilian Brothel*avec Jon Atkinson (slide gt) ! Il y a aussi de bonnes surprises comme la chanteuse Rae Gordon dans *Find Me When The Sun Goes Down* avec Ben Rice (gt,vo), aussi très inspiré à la slide dans son *That’s How I learned* avec Dennis Gruenling (hca), ou encore Jon Lawton (vo, gt) avec *Go* et Tierinii Naftaly – la chanteuse de Southern Avenue – avec *Peace Will Come*. Par contre, je crains que *Cake Walk*, le duo d’harmonicas non accompagné de Mark Hummel et Dennis Gruenling ne laisse pas de souvenir impérissable et Watermelon Slim est un peu décevant avec une version édulcorée du S*mokestack Lightnin’* de Howling Wolf, de même que Lurrie Bell dans une millionièmme version de *Everyday I Have The Blues* dans laquelle il fait piètre figure, mais tout cela reste bien sûr une appréciation toute personnelle. – **Robert Sacré**

****

**Altered Five Blues Band**

**Holler If You Hear Me**

**Blind Pig Records BPCD 5173 –**[**www.blindpigrecords.com**](http://www.blindpigrecords.com)

Sixième album en studio, enregistré à Nashville en février 2021, pour ce groupe de Milwaukee, un quintet avec Jeff Taylor (chanteur charismatique et puissant), Jeff Schroedl (guitariste virtuose et créatif) et des partenaires au top, Mark Solveson (bs), Raymond Tevich (keys) et Alan Arber (dms). Cerise sur le gâteau, la séance est produite par le multi-« awardisé » Tom Hambridge qu’on ne présente plus et, en invités, il y a l’harmoniciste Jason Ricci sur cinq des treize faces ! Schroedl a composé seul ou en collaboration toute faces de l’opus et il fait des étincelles sur les treize titres sans exception. Globalement, l’album est excellent, avec le chant martelé, martial et imposant de Jeff Taylor, la maestria inventive du guitariste J. Schroedl et l’entregent sans failles de R. Tevich aux claviers. Par ailleurs, J. Ricci fait autorité là où il intervient avec son harmonica, que ce soit dans un slow blues comme *Holding On With One Hand (… Am I loosing You ?.*..) ou des faces musclées comme le titre éponyme et *If You Go Away*, sans oublier le bien enlevé *Big Shout Out,*un grand cri d’admiration envers ceux qui ont créé le Blues, avec une longue liste de noms. On citera encore *Full Moon, Half Crazy* – haletant et rageur –, *Fifteen Minutes Of Blame –* un régal pour amateurs de guitare blues –, etc. Cet album est encore un bon candidat aux Awards de 2021. – **Robert Sacré**

****

**Johnny Tucker with Kid Ramos & Allstars**

**75 And Alive**

**Blue Heart Records & High John Records BHR 016**

Né à Fresno, Californie, en 1945, Johnny Tucker s’est fait une réputation de plus en plus étoffée comme chanteur à partir de 1997, mais avant cela il a eu une longue carrière de batteur, surtout à partir de son installation à Los Angeles en 1964, attirant l’attention de Philip Walker qui cherchait un musicien capable de chanter pour l’accompagner sur scène et en tournée, leur association a duré plusieurs décades (1). Puis Tucker a rencontré Bob Auerbach, le boss du label HighJohn qui est devenu son manager et, en 2002, est paru un premier album recueillant un joli succès d’estime (*«* *Why You Lookin’ At Me ? »)*. Mais il a fallu attendre 2018 pour découvrir le deuxième, *« Seven Days Blues »*, lequel a fait sensation, (re)mettant enfin sous le feu des projecteurs un vétéran du blues doté d’une voix puissante, d’une gouaille unique et d’une personnalité hors pair, exubérante et ironique. En 2020, Tucker fêtait ses 75 ans et Auerbach estima que le temps d’un nouvel album était venu. En fait, il le préparait depuis des mois – avec Kid Ramos comme producteur et guitariste et des invités comme Bob Corritore (hca), Carl Sonny Leyland (p),… – et il fut enregistré à la date anniversaire, le 17 octobre 2020, pour sortir en août 2021. Album à ne pas rater car il est, d’ores et déjà, un des meilleurs parus et à paraître en 2021 ! Vous êtes prévenus, c’est un festival de performances où Tucker est transcendant de bout en bout (2), de *What’s The Matter* sur rythme de rumba avec Kid Ramos impérial à *Gotta Do It One More Time*boosté par Ron Dziubla au saxophone. Kid Ramos fait partout une démonstration édifiante de ce que doivent être les parties de guitare dans le Blues comme dans *Have A Good Time Tonight (Play Your Soul Johnny*) ou *Treat Me Good*à la Magic Sam, des instrumentaux/impros sur *Snoplow*d’Albert Collins et *Hookline* de Earl Hooker ; il y a de la slide inspirée dans *Dance I Like I should*. Bob Corritore, comme à son habitude, est à la fois excellent (*If You Ever Love Me* et *Can’t You See*qui est parmi les deux meilleures faces de l’album), et aussi *Dance Like I should*; on aurait peut-être du (ou pu) lui laisser plus d’espace. Le pianiste C.S. Leyland est lui aussi au top (*What’s On My Mind, If You Ever Love Me*),tout comme les autres partenaires John Bazz (bs) et Jason Lozano (dms). Une belle réussite à ne pas manquer. – **Robert Sacré**

***Notes :***  
(1) Des tournées en Amérique et dans le monde entier. Tucker est entre autres sur l’album « *The Bottom Of The Top*» de Walker.  
(2) Son écriture lui est propre : rien n’est encore rédigé à l’entrée en studio, il a plein d’idées en tête et c’est en écoutant l’ultime répétition/échauffement des musiciens que tout prend place et qu’il écrit ce qu’il va chanter. Et si c’est un peu stressant pour producteur et accompagnateurs, ça marche super bien, à l’évidence !

****

**Tiffany Pollack & Co.**

**Bayou Liberty**

**Nola Blue Records NBJ015 –**[**www.tiffanypollackandco.com**](http://www.tiffanypollackandco.com/)

Après une enfance et une adolescence très perturbées (familles d’accueil, mère encore adolescente…) (1), Tiffany Ann Pollack a fini par retrouver sa vraie famille et, installée à New Orleans, elle a pu s’épanouir dans une carrière de chanteuse-guitariste avec l’aval d’une légende locale, le batteur Russell Batiste, enchaînant en parallèle les petits boulots (2). Son registre vocal est étendu et sa voix est tantôt canaille et gouailleuse, tantôt douce et enjôleuse, tantôt menaçante ou vindicative, c’est un personnage hors normes. En 2019, elle grava *«* *Blues In My Blood »*, son premier album pour Nola Blue avec son cousin Eric Johanson ; cet album remporta un franc succès, ce qui a conduit à ce deuxième opus dans lequel elle est accompagnée par Brandon Brunious (gt), Stoo Odom (bs), Christopher Johnson (sax), Ian Petillo (dms) et John Nemeth (hca dans le premier titre et producteur de la séance). On démarre avec un beau blues lent de Ma Rainey au titre provocateur, *Spit On Your Grave*, chanté avec hargne sur un ton pisse-vinaigre et un rythme de marche funèbre avec le soutien efficace de Nemeth (hca), Brunious (slide) et Johnson (sax). Suit *Colors*, un titre autobiographique qui pose la question « *Can you ever go home again ?*» en relation avec son enfance. Pollack, sa gouaille et son ukulele, sont aux commandes d’un grandiose *Crawfish And Beer* qui déploie ses fastes sur fond de voix nasale avec ironie mordante et rythme trépidant. On reste dans ce même rythme déjanté avec *Devil And The Darkness*, un blues haletant. Une mention au pétulant*I’m Gonna Make You Love Me* avec ukulele et saxophone en folie sur rythme très NOLA, de même que *Do It Yourself* sur un rythme de rumba.

– **Robert Sacré**

***Notes :***  
(1) A Slidell, au nord de New Orleans, sur le Bayou Bonfouca et une maison sur Bayou Liberty Road, d’où le titre de l’album !  
(2) La cosmétologie puis les pompes funèbres et autres boulots…

****

**Adam Schultz**

**Soulful Distancing**

**Blue Heart Records BRHI013 –**[**www.blueheartrecords.com**](http://www.blueheartrecords.com/)

À 18 ans, Adam Schultz est un jeune guitariste de New York influencé tant par le funk et la soul que par le blues et encore plus par le jazz, comme il le démontre dans cet opus. Il est coaché par Clarence Spady, un vieux routier des Blues Highways, et il a du potentiel. Il suffit pour s’en convaincre d’écouter, entre autres, sa version du *44 Blues* de Roosevelt Sykes – et Howling Wolf – basée sur celle d’Eric Clapton, ici en conclusion de l’album, avec Spady au chant et Robert O’Connell à l’orgue. Mais ses qualités de guitariste sautent aux oreilles dans toutes les autres faces aussi comme dans ses propres compositions par exemple : *Cure For The Blues, Toxic Medicine, Good Conversation* ou *Harlem Tonight*, toutes chantées par Michael Angelo. À noter de belles performances à la guitare dans une version très jazzy du *A Real Mother For You* de Johnny Watson ainsi que dans le *Early In The Morning*de Louis Jordan (avec une petite chorale inutile) ou encore le *Cut You Loose* de Mel London et *Who (Who Told You)* de Bernard Roth. Il y a ici de nombreux invités dont Michael Angelo et la chanteuse Ekat Pereyra à l’œuvre avec brio dans *Have Some Faith.*Citons en conclusion *Can I Change My Mind,*une belle ballade chantée par Clarence Spady avec R. 0’Connell à l’orgue et Tom Hamilton au saxophone. –

**Robert Sacré**

****

**Donna Herula**

**Bang At The Door**

**Autoprod/ Distrib. CD Baby –**[**www.donnaherula.com**](http://www.donnaherula.com/)

Chanteuse, guitariste et compositrice, Donna Herula est un membre actif de la scène blues à Chicago. C’est une spécialiste du fingerpicking et de la guitare slide, spécialités qu’elle enseigne à la Old Town School of Folk Music, et son registre est étendu : Delta et country blues, early Chicago blues, folk, roots et Americana. Elle est une habituée du Buddy Guy’s Legends et autres clubs, comme des festivals de blues. Pour ce troisième album, elle et son mari Tony Nardiello (vo, gt), sont allés à Chapel Hill en Caroline du Nord pour travailler avec le producteur/guitariste Jon Shain et des partenaires comme Doug Hammer (p), Dana Thalheimer (dms), Tony Pons (tp), Bill Newton (hca) et des guests comme Annie Harris (violon) sur *Got What I Deserve*(… les aléas de la maternité !) et Daryl Davis (p). Herula a composé 11 des 14 morceaux et parmi les covers elle chante en duo avec Nardiello dans un nostalgique *Jackson*(Lucinda Williams). Il y a aussi une superbe version de *F*i*xin’ To Die*(Bukka White) en mode surexcité et guitare slide et, dans le même registre, *Soul Of A Man* (Blind Willie Johnson). L’album démarre avec *Bang At The Door* (un ex-petit ami vient l’importuner, tard dans la nuit), sur un rythme de rumba suivi de *Pass The Biscuits*, un hommage au D. Jay Sonny Payne (King Biscuit Time, Helena, Arkansas) en mode New Orleans. Sur le joyeux *Can’t Wait To See My Baby –* une ode aux amoureux transis –, Donna Herula et Tony Nardiello chantent et jouent en duo tandis que dans *Promise Me*, très mélancolique, Donna, à la guitare acoustique, évoque la tristesse d’une femme dont l’amant est en prison. Elle en rajoute une couche avec *Not Lookin’ Back* qui rapporte une rupture avec un partenaire qui se drogue. Retour au swing débridé dans *I Got No Way Home* qui déménage avec entrain. À noter aussi *Black Ice*, un instrumental enlevé avec Herula dans un étourdissant solo à la slide et *Something’s Wrong With My Baby* (la galère quand on aime un homme en pleine dépression) où elle fait des merveilles avec sa 1935 National Steel Triolian. Un régal de bout en bout pour tous les amateurs de guitare, de slide et de picking. Pour nous combler totalement, les textes des morceaux sont repris dans les notes de pochette. –

**Robert Sacré**

****

**Debbie Bond**

**Blues Without Borders**

**Blues Root Productions BRP2021 – [www.debbiebond.com](http://www.debbiebond.com/" \t "_blank)**

Debbie Bond est une chanteuse/guitariste et compositrice américaine qui s’est impliquée depuis longtemps dans son Alabama Blues Project pour promouvoir et maintenir en vie l’héritage « blues » de son État et elle a travaillé avec Willie King, mais aussi Johnny Shines, Shar Baby, Eddie Kirkland, ce qui a fortement influencé son propre style guitaristique. C’est une activiste qui, avec son mari (anglais) Rick “Radiator” Asherson aux claviers et harmonica, colporte et partage son message aux quatre coins du monde. Avec ce cinquième album, on a le fruit d’un projet de début 2020 perturbé par la pandémie Covid ; il a nécessité le recours à Internet avec cinq studios en ligne et dix invtés (US et UK), ce qui a bien fonctionné. Le résultat est là, probant. Bravo à la technologie moderne ! L’album démarre en fanfare avec un puissant *High Rider Blues* avec un trio de guitares, drums et harmonica puis donne la parole à Léa Gilmore associée dès le départ au concept du projet et qui chante en duo avec Bond le bien nommé titre éponyme *Blues Without Border*, une prière pour la paix et la guérison que Gilmore a co-composée. Puis, Bond se lamente sur un amour raté dans *Blue Rain,* un blues où son jeu de Telecaster est bien en évidence, comme dans *Let Me Be*, tandis qu’elle donne quelques explications sur le surnom de son homme dans *Radiator*, une face soul avec saxophones en liesse (Ray Carless et Brad Guin). Quant à *Shades of Blue*, une ballade sur les aléas de l’amour, Bond lui donne une petit cachet country de bon aloi. On notera encore *Let Freedom Ring*, un hommage appuyé à Martin Luther King (… *He Had A Dream*… *free at last*) et *Road Song*, en conclusion de l’opus, qui traite avec entrain de la vie du couple Bond-Asherson toujours par monts et par vaux dans le monde entier. –

**Robert Sacré**

**F**

**Fenton Robinson**

**The Chicago Blues Master  
Out of Chicago, Live and Studio Sessions 1989/92**

**J.S.P. Records 3017 –**[**www.jsprecords.com**](http://www.jsprecords.com/)

Né à Greenwood, Mississippi, le 23 septembre 1935, le guitariste/chanteur/compositeur Fenton Robinson développa un style de guitare très personnel et sophistiqué quoique très enraciné dans le blues et il se fit connaître dès 1962 à Chicago comme styliste et virtuose, gravant *Somebody Loan Me A Dime,* son morceau-signature, en 1967, pour Palos Records. Ce morceau fut le point de départ de son premier album pour Alligator Records en 1974 et grâce à une distribution efficace, Robinson vit sa notoriété exploser . Il grava deux autres albums pour Alligator entre 1974 et 1984 et, à partir de la fin des années 70, ses dons exceptionnels de guitariste en firent un professeur très recherché. Il est décédé le 25 novembre 1997 à Rockford dans l’Illinois. En 1989, il était en tournée en Angleterre et deux faces enregistrées lors de son passage au Fisrt Burnley Blues Festival, le 27 mars, ont été reprises par John Stedman de J.S.P. Records et figurent ici, dont *Help Me*et *Stormy Monday*, tout en décontraction avec des passages de guitare stupéfiants de virtuosité. Le lendemain, Robinson était dans les studios de la BBC à Manchester avec le Norman Baker Band et quatre faces de cette séance sont aussi reprises sur cet album avec une prestation toujours aussi époustouflante de Robinson dans le nerveux *Just A Little Bit,*le jazzy*You Say You’re Leaving*ou les romantiques *You Don’t Know What Love Is* et *I Had A true Love.* En bonus, Stedman a ajouté quatre faces enregistrées au 5è Spring Blues Festival d’Ecaussines en Belgique, le 9 mai 1992 avec, entre autres, le guitariste Son Seals ; au programme, de nouvelles fulgurances guitaristiques tout du long, dans le très jazzy *Night Flight,* dans le trépidant *Ghetto Train,*dans le classique *Going To Chicago* (tout en nuances et jazzy lui aussi) et dans la reprise du romantique Yo*u Don’t Know What Love Is*. Un album fortement recommandé.

– **Robert Sacré**

****

**Various Artists**

**The Gospel Truth  
The Complete Singles Collection**

**Craft Rec./Stax CR 00332 (34 faces, 2 CD)**

Comme toutes les compagnies de disques s’adressant en priorité aux communautés noires d’Amérique, plus encore après la seconde guerre mondiale qu’avant et en particulier dans les années 70, après les quelques résultats obtenus suite aux marches organisées par le Révérend Martin Luther King dans les années 60 pour exiger le respect des droits civiques des Noirs, *Stax Records*à Memphis, Tennessee, avait un compagnie-sœur du nom de *The Gospel Truth*,(1) enregistrant et proposant du black gospel aux amateurs avec des artistes et groupes propres mais aussi des groupes qui passaient allègrement de la soul au gospel militant ou non (2) comme les Staples Singers par exemple (3). C’était du Gospel urbain moderne, différent du gospel rural d’avant 1960, une musique plus orchestrée mettant à l’honneur une combinaison de piano et orgue, guitares, basse, drums, cuivres et synthétiseurs ; la production était très soignée et la publicité intensive et sans failles, ce qui explique le succès de cette compagnie, outre la qualité de ses artistes. Et l’influence du blues de Beale Street restait présente soit ouvertement soit de façon latente. Il a fallu attendre (trop) longtemps pour voir apparaître enfin une réédition copieuse de ces enregistrements, modernes et encore très proche de la soul sur le plan des orchestrations et des prouesses vocales, mais voilà, ça y est, avec un ensemble de deux CD reprenant tous les singles du catalogue The Gospel Truth (4). Le groupe vedette de cette compagnie active, comme Stax, de 1972 jusqu’à la faillite en 1975, était le Rance Allen Group, un groupe familial de Detroit, Michigan, dont le leader, Rance, chanteur et guitariste, possédait un registre vocal très étendu allant du grave à l’aigu et utilisait un panaché de gospel, de blues, de rock, de soul, de R&B et de Rock ‘n Roll du plus bel effet, résumé en « Gospel Rock » ; ses idoles étant Johnny Taylor, les Staple Singers, Isaac Hayes et consorts. Ce style Gospel Rock connut un succès prodigieux dans les communautés africaines-américaines. Ce groupe est présent ici avec dix faces remarquables, réparties sur les deux albums, dont une très belle version dépoussiérée et bien scandée de *Up Above My Head I hear Music In The Air* (popularisé par Sister Rosetta Tharpe), le joyeux et festif *There’s Gonna Be A A Showdown*, un *I Know A Man Who* en Rock ‘n Soul où Rance Allen déploie une voix prenante du genre qu’on n’oublie pas, comme dans un *We’re The Salt Of The Earth* exaltant et entraînant. Il y a aussi un paquet de chorales qui connaissaient un très grande succès en cette période comme le Terry Lynne Community Choir, deux faces avec la belle voix prenante de Terry Lynne dans *Consider Me,* le Reverend W. Bernard Avant Jr. & The St. James Gospel Choir qui dégage un rythme d’enfer (Oops ! Sorry !) dans *Don’t Let The Green Grass Fool You*, une fine allusion à l’« *herbe*» (marijuana) dont il réprouve l’usage incité par le diable, comme l’indique bien le sous-titre *Don’t Let The Devil Fool You*. Une mention aussi pour les deux faces du Reverend Maceo Woods de Chicago et son Christian Tabernacle Concert Choir (The Magnificent Sanctuary Band) dont *Marching For The Man*, qui commence comme une marche triomphante et martiale pour se poursuivre dans une ambiance festive avec une syncopation excitante. Il y a aussi 21st Century avec un *Who’s Supposed To Be Raising Who* funky et le bon conseil exprimé dans *If The Shoe Fits, Wear It* ! N’oublions pas Blue Aquarius, un orchestre psychédélique œuvrant pour un guru Indien de 15 ans ! Ni le People’s Choir Of Operation Push (5) et son gospel triomphant (*I’m A Child Of The King*). Enfin, il y a des solistes remarquables, spécialistes de tours-de-force vocaux, généralement dans le style Gospel Rock, comme le couple Charles May et Annette May Thomas qui pratique une soul tantôt triomphante et jubilatoire (*Keep My Baby Warm*), tantôt haletante et fébrile avec une touche de blues (*Satisfied*) ; c’est aussi le cas de Jessie Jo Armstead avec quatre faces de Gospel Rock dont le remarquable *I Got The Vibes,* l’intense *Stumblin’ Blocks, Steppin’ Stones* et un *Give A Little Loving* où elle laisse éclater sa joie et son bonheur sur un rythme effréné. Idem pour Jacqui Verdell qui propose deux de ses propres compos dont le survolté *We’re Gonna Have A Good Time*. C’est le cas aussi de Jimmy Jones avec une belle voix de basse qui donne un bon conseil, *Do It Yourself* (une composition du saxophoniste Gene Barge) style rock comme sa version très personnelle de *If I Had A Hammer*. On terminera avec Louise McCord, une grande dame du Gospel qui n’a pas la notoriété qu’elle mérite pour son large registre vocal et la qualité de ses interprétations (*Reflections* et *There’s No Need To Cry*). –

**Robert Sacré**

***Notes :***  
(1) Pour le Gospel, le label*The Gospel Truth* avait été précédé par *Chalice Records* qui eut une vie très brève.  
(2) C’est normal puisque le Black Gospel est à la source même de la musique soul : mêmes arrangements, même technique de chant (un ou plusieurs solistes pour le « call » et des acolytes pour le « response »), même fougue, la grande différence résidant en gros dans les textes et le remplacement de “Jesus” par “Baby” et, en partie, dans l’instrumentation avec recours aux guitares, basse, piano + orgue et, souvent, aux synthétiseurs et aux cuivres…  
(3) Groupe de gospel traditionnel de Chicago devenu, chez Stax, le chantre d’une musique à message avec des Protest Songs très populaires (Respect Yourself, Why ?, Am I Treated So Bad, Freedom Highway, We Shall Overcome, Use What You Got, John Brown, etc.  
(5) Inutile de préciser que le catalogue The Gospel Truth est riche en albums complets non seulement de tous ces groupes et solistes, mais aussi d’autres artistes non présents ici. Ils sont sans doute difficiles à trouver de nos jours, sauf sur des sites de seconde-main type Ebay et consorts…  
(6) En 1965, le Sénateur Jesse Jackson (ami et disciple de Martin Luther King) fut à l’origine, avec d’autres, de l’opération *Breadbasket* à Chicago. Il s’agissait essentiellement d’inciter les entreprises locales à engager des Africains-Américains et accessoirement de distribuer du pain aux pauvres des ghettos. En 1971, Jesse Jackson quitta *Breadbasket* et fonda l’*Operation Push* (People United to Serve Humanity) qui poursuivait les mêmes buts à partir de son Q.G. dans Hyde Park. Le déclin démarra dans les années 80 quand Jesse Jackson se lança dans sa campagne présidentielle qui connut un échec cuisant.

****

**Various Artists**

**Alligator Records – 50 Years Of Genuine Houserockin’ Music**

**Alligator ALCD 5000 et ALLP5000 –**[**www.alligator.com**](http://www.alligator.com/)

Pour commémorer les 50 ans d’existence d’Alligator Records, Bruce Iglauer et son équipe ont mis les petits plats dans les grands. Deux formules au choix : ou bien deux long-playings avec 24 faces, ou un box de trois compact discs avec 58 faces. Les deux formules baladent les amateurs dans tout le catalogue du label, soit dans quelque chose comme 350 albums, et tout laisse à penser que Bruce Iglauer et ses collaborateurs ont pris beaucoup de plaisir à faire cette compilation, même si choisir vire vite à la frustration. Outre des notes de pochette détaillées, on a droit à deux albums photos : 1. les musiciens Alligator et 2. Bruce Iglauer avec des artistes Alligator. Il y a aussi de courtes biographies de ces artistes et une « Histoire d’Alligator Records » en résumé qui renvoie au livre *« Bitten By The Blues, The Alligator Records Story »*par Bruce Iglauer & Patrick A.Roberts (The University of Chicago Press, 2018). Ajoutons que le package de 2 LP est proposé à un prix doux : moins de $25,00 et celui de 3 CD à moins de $27,00. Quant à la musique, il serait fastidieux de détailler toutes les faces, leur choix est judicieux, elles ont toutes été re-masterisées, leurs qualités intrinsèques sont irréprochables et on peut dire que c’est la crème de la crème et un excellent panorama des enregistrements des musiciens qui ont fait le renom et le succès du label qui sont ici présents, des plus connus comme Hound Dog Taylor, Albert Collins, Lonnie Brooks, Carey Bell, Billy Boy Arnold , Son Seals, Shemekia Copeland, Marcia Ball, Janiva Magness, etc, aux derniers arrivés comme Christone “Kingfish” Ingram, Nick Moss & Dennis Gruenling et Chris Cain. Il y a aussi des absences remarquées comme celle de Lindsay Beaver, Moreland & Arbuckle, Jarekus Singleton, Anders Osborne…, mais le « boss » vous dirait sans doute qu’on ne pouvait quand même pas inclure tout le monde. Que personne ne s’embarrasse des doublons éventuels, on a là une document exceptionnel qui se doit de figurer dans toute collection sérieuse. –

**Robert Sacré**